

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection Archives de Williams](#)[Sassine Collection](#)[La malle de Sassine](#)[Collection 16. Archives de presse de Williams](#)[Sassine Collection](#)[Articles de presse et interviews de Williams](#)[Sassine Item](#)[Article : "Littérature africaine : Williams Sassine se confie à notre journal"](#)

Article : "Littérature africaine : Williams Sassine se confie à notre journal"

Auteur(s) : Williams Sassine ; Pierrette Herzberger-Fofana ; Réalités africaines

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Citer cette page

Williams Sassine ; Pierrette Herzberger-Fofana ; Réalités africaines, Article : "Littérature africaine : Williams Sassine se confie à notre journal", 1991/10/11

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4115>

Copier

Description & analyse

Analyse 1991.10-11 "Réalités africaines" Littérature africaine : Williams Sassine se confie à notre journal/ Propos recueillis par Pierrette Herzberger-Fofana et lettre d'accompagnement 31/10/91 + Fax de validation interview. + Diplôme attribué à Pierrette Herzberger-Fofana en reconnaissance de sa publication "Ecrivains africains et Identités culturelles.

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote 16.1.10

Collation 7

Présentation

Date [1991/10/11](#)

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages 7

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 08/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

REALITÉS AFRICAINES

Numéro 8
Oct. Nov. 1991

AFRICAINES

Journal bimestriel africain paraissant en Suisse



*Elles dieux désertèrent ou
comment redéfinir l'art africain ?*

DOSSIER

Littérature africaine :

Williams SASSINE est né en 1944 à Kankan en Guinée d'un père libanais et d'une mère guinéenne. Il a effectué ses études secondaires et en partie supérieures en Guinée à l'Institut Polytechnique de Conakry. Il a achevé ses études en mathématiques et physiques à Paris avec un doctorat en sciences physiques. De retour en Afrique, SASSINE a enseigné les mathématiques dans divers pays : Sénégal, Côte-d'Ivoire, Mauritanie. Il vit actuellement en Guinée.

Son œuvre littéraire comprend quatre romans et un recueil de contes.

Saint-Monsieur Baby, Paris : Présence Africaine (1973).

Grâce à l'obstination et à la persévérance d'un ancien instituteur, un village finit par obtenir le droit d'ouvrir une école primaire.

Wirriyamu, Paris : Présence Africaine (1976).

Dans ce roman, l'auteur retrace la destruction d'un village de l'ancienne colonie portugaise par les fascistes portugais. Réalisme et lyrisme se mêlent aux souvenirs personnels du romancier et font de ce roman, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature combattante des années 70. *Wirriyamu* a été traduit en allemand dans l'ex-RDA aux éditions Volk und Welt en 1987.

Le jeune homme de sable, Paris : Présence Africaine (1979).

La haine d'Oumarou à l'égard du régime oppressif de son pays n'a d'égal celle qu'il éprouve pour son père, un politicien. Un geste irréparable provoquera l'étincelle qui mettra en danger le régime. Oumarou est comparé symboliquement au grain de sable qui transforme le pays en désert. Insignifiant en soi, le grain de sable allié à d'autres forces peut provoquer de grands événements. Oumarou meurt mais d'autres naîtront qui prendront la relève.

L'alphabète, Paris : Présence Africaine (1982), recueil de contes.

Le Zébéro n'est pas n'importe qui, Paris : Présence Africaine (1986).

Propos recueillis à Dakar par
Pierrette Herzberger-Fafana



Williams SASSINE se confie à notre journal



photo Heinz Hug

Longtemps coupée du monde, la littérature guinéenne a sombré dans le silence et est devenue par la force des choses une littérature d'exil. Pourtant ce pays a marqué les premières heures de la littérature africaine puisque Camara Laye, *L'enfant noir*, est originaire de Guinée et que des écrivains de renom tels Williams SASSINE *Wirriyamu*, Alioum Fantouré Le cercle des Tropiques ou Monémembo Les Crapauds-Brousse ont donné aux belles lettres de véritables chefs-d'œuvre. Aujourd'hui, les écrivains sont libres de s'exprimer sans crainte de représailles.

DOSSIER

Réalités Africaines :

Quelle est la place de l'écrivain dans la société guinéenne après 26 ans de dictature. Quel rôle joue-t-il dans un pays qui a été contraint au silence pendant tant d'années ? La littérature guinéenne est-elle une littérature d'exil ?

Williams Sassine :

Pour les raisons politiques que vous connaissez, la littérature guinéenne est devenue une littérature d'exil ; et il semblerait qu'elle continue dans cette voie. En effet, parmi les écrivains connus : Djibril Tamsir Niane, Alioum Fantouré, Monemembo, je suis le seul à vivre en Guinée. J'ai été obligé de regagner la Guinée à la suite du conflit frontalier sénégal-mauritanien. La Mauritanie a expulsé tous les "étrangers" et je me suis donc retrouvé en Guinée. Certes, je comprends les écrivains qui continuent de vivre à l'étranger car la vie en Guinée est très difficile. D'autant plus que la plupart des Guinéens vivant au pays ont conservé une mentalité de miliciens. Ils n'ont pas réellement pris conscience que les choses ont changé chez nous et que nous devons les faire changer. En outre, on constate qu'il existe une espèce d'animosité entre les Guinéens ayant vécu au pays sous l'ancien régime et ceux qui sont rentrés. En effet, si je prends mon cas personnel, je suis souvent mis en marge des événements culturels, comme la PAWA (Pan Africaine Writers of Africa) ou bien récemment encore a eu lieu à Conakry un colloque international auquel je n'ai pas été convié. L'ancien esprit demeure. Au sein de l'Association des Ecrivains Guinéens qui a été créée, les membres se tiraillent les fonctions. Certains prétendent être écrivains bien qu'ils n'aient jamais rien publié. A ma grande surprise, j'ai appris que je suis secrétaire à l'information, aux droits d'auteurs bien que jamais personne ne m'ait contacté. Pour les besoins du colloque, on s'est servi de mon nom et on a découpé ma photo dans un livre pour illustrer certains programmes. Il est très difficile de faire un travail sérieux d'autant plus que tout le monde se targue d'être poète.

Réalités Africaines :

Quel est l'avenir de la littérature guinéenne ?

Williams Sassine :

J'ai foi en la jeunesse montante. J'ai l'espérance qu'elle balayera d'abord tous ceux qui abusent encore de leurs pouvoirs et qu'ils nous livreront des œuvres dignes d'intérêt. Parmi ces jeunes, beaucoup ont déjà souffert et c'est à travers la douleur que l'homme se forme et que l'écrivain apprend à écrire. Parmi eux, certains ont été torturés, enfermés au camp Boiro et cette expérience si douloureuse soit-elle est déterminante pour leur vie. D'autres soi-disant écrivains qui n'ont jamais rien écrit, étaient des membres actifs de l'ancien régime qu'ils ont soutenu à fond. Ils n'ont rien à dire, aucun message littéraire à livrer.

Réalités Africaines :

La Guinée est le seul pays d'Afrique à avoir fait l'expérience des langues nationales. Après le décès de l'ancien Président, le peuple guinéen s'est crié "à bas les langues nationales, vive le français". En tant qu'écrivain qui s'exprime dans une langue étrangère, comment considérez-vous l'expérience guinéenne ?

Williams Sassine :

Si le peuple guinéen a crié ce slogan, il a raison. Il a d'autant plus raison que malgré l'imposition des langues nationales, chacun devait écrire dans sa langue maternelle, ce qui est aberrant c'est que Sékou Touré ne parlait qu'en français pour s'adresser à la foule. Pour nous la langue française est une langue de communication à l'intérieur de nos tribus, de nos villages et entre les diverses ethnies. Sékou Touré se contredisait lui-même en parlant en français. Certes, il parlait Sousou avec les Sousous, mais pour faire passer son message à travers le pays, il s'exprimait en français. Nous sommes

Guinéens. Mais il n'existe pas de librairie. Le coût est tellement élevé que personne ne peut s'offrir le luxe d'un livre. Un livre qui coûte 5000 FCFA, revient en Guinée -avec l'inflation- à 15000 F. Cela n'est pas permis à un fonctionnaire qui gagne 40.000 F de se payer un livre.

Actuellement Djibril Tamsir Niane se bat pour créer une librairie à Conakry. Seule la bibliothèque franco-guinéenne fonctionne. Le livre n'a pas d'avenir en Guinée, car avant de chercher à lire on cherche à manger. Et lorsqu'on a trouvé à manger on est tellement fatigué que la lecture devient impossible. Le problème est économique. Le livre est un produit qui se vend. C'est un drame d'autant plus que la culture est devenue un créneau sûr pour certains escrocs qui s'enrichissent ainsi. La définition de la culture est tellement vague que tout le monde peut en faire partie. L'Etat accorde des subventions et cela attire tous ceux qui ont l'esprit du lucre.

Réalités Africaines :

Votre retour forcé en Guinée vous a placé devant une situation dramatique. Bien qu'étant professeur de mathématiques et écrivain de renom, vous êtes actuellement sans travail. Pourquoi les autorités guinéennes ne régissent-elles pas à votre situation ?

Williams Sassine :

Ceux qui sont restés au pays nous rejettent systématiquement et ne nous aiment pas. Nous sommes leur mauvaise conscience. Ils se vengent en nous traitant de "Guinéens de l'extérieur", "Guinéens importés". Même le Président s'adresse à nous en nous appelant "Guinéens de l'extérieur". La mentalité n'a pas changé. J'ai vécu pendant 26 ans en exil au Sénégal, et pour les raisons que vous connaissez, j'ai dû quitter la Mauritanie.

Réalités Africaines :

Tout peuple a besoin d'une image de marque à l'extérieur. Les Africains qui vivent à l'étranger font un travail tout aussi important, engagé et par amour pour l'Afrique.

Williams Sassine :

Le Guinéen moyen a des difficultés à comprendre cela. Nous sommes et demeurerons des "étrangers". C'est dans la dialectique des choses. Je suis ainsi mis à

l'écart de toute la vie culturelle du pays. J'ai même eu des problèmes pour récupérer ma lettre d'invitation à la dernière Biennale des Lettres de Dakar. Comprenez que mon invitation était envoyée à l'adresse de l'Association des Ecrivains Guinéens dont je ne fais pas partie et, indirectement, de la délégation officielle. Les personnes qui ont le pouvoir en Guinée n'ont pas été élues. Elles n'expriment donc pas l'avis de tout le monde. Les militaires au pouvoir devaient savoir que le vent de liberté qui souffle sur l'Afrique passera un jour par la Guinée.

Réalités Africaines :

Comment peut-on promouvoir la littérature guinéenne, la faire connaître ?

Williams Sassine :

Il faudrait faire connaître les bons auteurs. Je pense aux jeunes qui possèdent des manuscrits de qualité. Malheureusement, ils ne sont pas équipés pour les faire connaître (manque de papier, de machine à écrire,etc.). Notre littérature est confrontée à des contingences très élémentaires.

Réalités Africaines :

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes écrivains ou à tous ceux qui veulent le devenir ?

Williams Sassine :

A un jeune écrivain, je conseillerai d'être en perpétuel éveil. Nous autres Africains avons l'avantage de parler de nous-mêmes sans nous gratter la cervelle. En ouvrant une fenêtre ou une porte, nous ouvrons notre monde. Il nous appartient d'en sortir.

Réalités Africaines :

Dans Wiriyyamu vous posez sous forme romanesque le crucial problème de l'édition. Dès les premières pages vous faites allusion au refus de l'éditeur de publier votre manuscrit. Est-ce la réalité en ce qui concerne ce roman ou l'une de vos œuvres ?

Williams Sassine :

Mon premier roman avait été refusé. Je remercie Présence Africaine de l'avoir fait. Sinon je me serais pris au sérieux dès le début. Aujourd'hui, quand je termine la rédaction d'un livre, je me dis qu'il est à recommencer. C'est pourquoi je continue à écrire. J'espère que je ne ferai jamais un roman dont je serai satisfait.

DOSSIER

d'accord que nous aimons nos langues maternelles, que nous les cultivons et les respectons mais qu'on ne s'appuie pas sur des moyens démagogiques et qu'on ne se targue pas d'être plus Africains que les autres parce qu'on parle nos langues ; alors que toute l'administration continue à faire usage du français.

Réalités Africaines :

Y a-t-il des œuvres littéraires en Sousou, Peulh, Malinké,etc. Et si non, pourquoi ?

Williams Sassine :

Personnellement, je n'en ai pas vu. Je doute qu'il y en ait de très importantes. Si je devais écrire en Malinké, quel alphabet utiliserais-je ? Les phonèmes qui ont été utilisés ne répondent pas toujours au son si bien que si j'écrivais en Malinké rien ne me prouve que mon lecteur serait en mesure de me lire. Il existe tout un mécanisme psychique car celui qui lit le Malinké en caractères latins aura tendance à préférer la version française. En ce qui concerne les langues nationales, je pense qu'il existe une certaine confusion ; le problème se pose à deux niveaux. Il y a la tradition orale qu'il faut respecter et l'écriture. Il faudrait que les deux secteurs se rejoignent et se nourrissent mutuellement. Il ne faut pas faire coûte que coûte du Malinké en langue latine. L'alphabétisation à outrance menace notre façon de voir, notre façon de vivre dans les villages. Cela atomise complètement car prendre un livre, c'est vivre seul. On est toujours seul à lire un livre ; alors que la tradition orale permet de créer une chaleur humaine : on ne parle jamais seul. On raconte des histoires à d'autres personnes qui écoutent. L'alphabétisation à outrance va finir par désintégrer nos habitudes villageoises. Il faut encourager l'alphabétisation mais il ne faut pas perdre de vue les dangers que cela comporte et en faire le programme modèle, un but, un objectif et transformer ainsi nos villages en villes.

Réalités Africaines :

Dans ce sens, ne serait-il pas indispensable que des chercheurs recueillent, pour mieux la conserver, cette tradition orale ?

Williams Sassine :

Le mot conserver est triste en soi. En fait, conserver signifie qu'on est entrain de perdre. Il faut encourager l'oralité en elle-même. Si vous allez dans les villages avec un magnétophone et dites aux vieux, vous allez

bientôt mourir, racontez-nous vos souvenirs, tout ce que vous savez. Vous allez d'abord les terroriser.

C'est faire croire qu'il n'y a personne qui peut prendre la relève. Il faut laisser aux gens leurs formes culturelles. Il vaudrait mieux encourager l'oralité afin que même ceux qui vont à l'école apprennent non seulement à lire mais également à garder en mémoires nos hauts faits. Dans le cas contraire, cela deviendra une histoire de conservateur. Il vaut mieux que tous ces vieillards soient mis dans du formol, en vitrine avec un magnétophone à côté. Ce serait là meilleure façon de les conserver.

Réalités Africaines :

Vous vivez en Guinée et vous êtes en contact direct avec le peuple. Avez-vous un lectorat guinéen ?

Williams Sassine :

Le problème est bien simple : il n'y a pas de librairie, il n'y a pas de livres à Conakry. L'une des raisons de la grève actuellement à l'Université, c'est qu'il n'existe pas de bibliothèque. Je ne parle pas de lectorat. On trouve des boutiques qui vendent des vieux journaux, des plaquettes de poèmes, des brochures de l'Association des Ecrivains



DOSSIER

Réalités Africaines :

Saint Monsieur Bally, ce personnage romanesque n'est-ce pas un peu le symbole de tous ces instituteurs de la période coloniale qui étaient un modèle de probité, des formateurs d'hommes et qui faisaient preuve d'amour du travail bien fait, mais qui ont déserté les classes dès l'indépendance pour des carrières politiques plus lucratives ? Regrettez-vous ces anciens instituteurs ?

Williams Sassine :

L'enseignement a débouché sur le pouvoir politique. A cause du fééthisme de l'écriture. La carrière militaire a suivi le même chemin ; à cause d'un autre fééthisme : celui de pouvoir donner la vie ou la mort. Ca changera.

Réalités Africaines :

Dans Le Zéhéros n'est pas n'importe qui, la violence fait place à l'ironie mordante à l'humour. Pourquoi cette scission dans votre oeuvre ?

Williams Sassine :

Lorsqu'on vit longtemps en exil, on apprend à développer son humour pour pouvoir survivre. Peut-être est-ce tout simplement un masque ? Je crois que mes romans soulignent les caractères de quelqu'un qui n'est pas chez lui. Dans ce livre, je fais un constat de la situation en Guinée qui est catastrophique ; et je le fais sous forme de dérision.

Réalités Africaines :

Que signifie le titre de votre livre ? Les personnages que vous décrivez sont-ils des anti-héros qui se meuvent dans un contexte social misérable en proie à une angoisse existentielle, presque métaphysique, dominés qu'ils sont par la tristesse et la douleur ?

Williams Sassine :

Zéhéros signifie pour moi l'équation suivante : Zéhéros égal zéro plus héros plus éros. Certainement un anti-héros. Je laisse aux dépliants touristiques le soin de présenter une certaine Afrique gaie, riante. Personnellement, je n'ai voulu que décrire la réalité telle que je l'ai vécue. La pauvreté n'est pas un vice, mais une vis... C'est une vis qu'il faut savoir utiliser. Nous n'avons pas besoin d'une nouvelle morale pour atteindre un certain seuil de développement, car tout le monde connaît la différence entre le bien et le mal. Mais nous avons besoin d'un tournevis.

Réalités Africaines :

Quel est le personnage de vos romans avec lequel vous partagez le plus d'affinités ? A qui vous identifiez-vous dans vos romans ?

Williams Sassine :

Je vis, je meurs avec chacun de mes personnages. Sinon comment les rendre (vrai)semblables ? Probablement que ceux qui m'accompagnent le plus longtemps, sont ceux que je tue, parce que je les sens porteurs eux-mêmes d'autres personnages. Quand un personnage est vivant, il doit pouvoir créer, féconder à son tour.

Réalités Africaines :

A l'occasion de la Biennale des Lettres de Dakar on a beaucoup parlé de "Littératures nationales". Comment vous situez-vous par rapport à ce débat ?

Williams Sassine :

C'est un vieux débat, "la mare aux canards" des récupérateurs de notre culture. Nous avons déjà nos "call-girls" du savoir africain ; on les retrouve dans tous les colloques. A défaut de "Littératures nationales", ils vous parleront "d'engagement" en buvant leur champagne dans les salons climatisés. J'ai de très bons rapports avec des écrivains sénégalais, béninois, zairois. Quand je rencontre J.M. Adiaffi, Hamidou Dia, Mongo Beti, Pierre Ngandu, Véronique Tadjo, nous ne parlons pas de littératures nationales, même pas avec Lilyane Kesteloot.

Propos recueillis à Dakar par
Pierrette Herzberger-Fofana